

**Chronique de l'actualité littéraire saisie dans les journaux et parfois sur les ondes
(décembre 2006 – février 2007)**

APPEL

Les lecteurs souhaitant enrichir cette rubrique peuvent envoyer les échos, curiosités et cancans recueillis dans les expositions, sur la toile, dans les journaux, à la télévision ou dans la vraie vie à l'adresse suivante : ph.didion@orange.fr

Les belles phrases du trimestre. « Sa jupe courte n'était guère plus qu'un volant de badmington [sic] sur ses hanches » Eric Nonn, *Butterfly II* (Actes Sud).

« Dans ces existences entrecroisées, avec ces femmes et leurs amours difficiles, leurs échecs et leurs joies retrouvées, se joue finalement une seule histoire, hantée par cette délicate question : qu'est-ce qu'être une femme ? » *Le Monde des livres* (26 janvier) sur *Le corps de liane* de Cypora Petitjean-Cerf (Stock). Variante due au *Figaro Magazine* du lendemain : « Qu'est-ce qu'être une fille ? s'interroge Liane, l'adolescente anorexique et obsessionnelle qui n'a pour exemple qu'une mère dépressive et pour amie une orpheline de père ».

« Avec *Deuil à Chantilly*, Lionel-Edouard Martin a déposé un silence entre les lignes de la partition de cette rentrée littéraire de début d'année. Un soupir plutôt » *Le Monde des livres*, 23 février.

Bouquet final offert par Philippe Besson (*Se résoudre aux adieux*, Julliard) : « L'humiliation discrète de nos étreintes minutées, lorsque tu m'abandonnais en pleine nuit, après avoir pris une douche rapide, pour aller la rejoindre » ; « Oui, Clément, tu es bien l'homme de ma vie. Mais nous ne vivons pas ensemble » ; « Guérit-on jamais des hommes qui nous quittent ? »

Et à propos de bouquet, d'après *Le Figaro littéraire*, Jean Chalon [*Journal d'un lecteur (2002-2004)*, Plon] « peut s'éprendre d'une rose et ne pas s'en offusquer : Peut-on tomber amoureux d'une rose ? Oui ! Sinon, à quoi servirait que fleurissent les roses en été ? »

Références. « Prolifique, cet athlète de l'écriture – ses romans font rarement moins de 500 pages – cumule l'imagination de Le Carré et les idées de Tocqueville », portrait de Jean-Christophe Rufin [*Le parfum d'Adam*, Flammarion] dans *Le Figaro magazine* du 13 février.

Portrait de Philippe Delerm [*La tranchée d'Arenberg et autres voluptés sportives*, Panama] dans *Le Figaro littéraire* du 18 février : « Lutin et lutineur, mutin et mutiné, ce Dickens de la barbe à papa écrit vite, très vite, parfois plus vite que son ombre, ce qui en fait un Lucky Luke de l'observation [...]. Il a un côté La Bruyère, dans sa terre comme dans ses caractères, cursif à la plume samouraï qui s'en donne à cœur joie. »

Le Figaro littéraire du 8 février présente le premier roman de Guillaume Sire, *Les confessions d'un funambule* (La Table Ronde) : « On songe aux grands conteurs anglais (Kipling, Tolkien, C.S. Lewis) en lisant ce premier roman dont le héros commence par prêter son bras à un vieillard avant de devenir un homme et de partir à la découverte du monde. »

« Cela commence chez Kafka, tourne à Ionesco, avec un poil de Feydeau, et finit chez Hector Malot ! » Cela, c'est *Mon cœur à l'étroit*, dernier roman de Marie NDiaye (Gallimard) vu par *Le Figaro littéraire* du 15 février.

Le Figaro littéraire (22 février) : « Servi par un style qui n'est pas sans rappeler celui d'Angelo Rinaldi, J.-. Predali [*Autrefois Diana*, Actes Sud] confirme le talent que son premier roman, *Une affaire insolite*, avait déjà manifesté. » Si quelqu'un sait quoi ressemble le style d'Angelo Rinaldi...

Brosse à reluire. Etienne de Montety, du *Figaro littéraire* (14 décembre), s'enthousiasme avec sa réserve habituelle pour un certain Guy Dupré, dont les éditions du Rocher publient les « trois récits magistraux » *Les fiancées sont froides*, *Le Grand Coucher* et *Les Mamantes*. Que ceux qui n'ont jamais entendu parler de ces « trois romans magistraux » se couvrent la tête de cendres : « Tous les dix ans, des jeunes gens fiévreux les découvrent et le font savoir, colportant quelques-unes des phrases magistrales ciselées par cet orfèvre clandestin, que ses affidés savent par cœur. » Dupré est « à la recherche de sa mémoire de Français du XXe siècle dont le tissu s'est fendu en deux comme dans l'histoire de l'humanité le rideau du temple l'après-midi d'un funeste vendredi. » Pas de doute : Etienne de Montety est un jeune homme fiévreux.

« Son esprit est une horloge suisse. Précis, régulier, synthétique. Disons-le tout net : il a le génie de la pédagogie. Avec lui, Kant devient limpide, Nietzsche et Heidegger lumineux. » Lui, c'est Luc Ferry, ancien ministre, reconverti dans le vade-mecum philosophique, vu par *Le Figaro Magazine* (16 décembre).

Le Figaro littéraire (4 janvier) : « La plume vive et sensible de Jean Dutourd [*Journal intime d'un mort*, Pocket] survole avec une délectation manifeste un thème aussi grave que la résurrection. »

« C'est plus qu'un talent, c'est un don : Dominique Mainard [*Je voudrais tant que tu te souviennes*, Joëlle Losfeld] est une incomparable conteuse », *Le Monde des livres* du 12 janvier.

Belle salve du même *Monde des livres* (19 janvier) sur Catherine Lépront, auteur d'*Esther Mésopotamie* (Seuil) : « La première chose qui vous emporte lorsqu'on ouvre ses livres, c'est la mélodie, un chant sensuel et polyphonique, concert de voix, symphonie chorale pour fugues, rages, épiphanies, liturgie de phrases ondoyantes, buissonnières, avec des illuminations en point d'orgue. » Fermez le ban.

Marie NDiaye (*Mon cœur à l'étroit*, Gallimard) et Jean-Yves Cendrey (*Les jouissances du remords*, L'Olivier) assurent avec un bel ensemble la sortie simultanée de leurs deux dernières productions. *Télérama* (14 février) leur consacre un portrait attendrissant : « Ainsi conjuguent-ils, chaque jour, solitude et présence de l'autre... » Conjugaison : « On lit, on se parle, égrène Marie. Un matin sur deux, on marche 10 à 15 kilomètres le long du canal, ou ailleurs dans la campagne, et alors on parle d'écriture, en général à travers des questions pratiques, techniques même, du style : comment faire exister un personnage sans avoir recours à la psychologie ? » Et nous qui croyions qu'ils faisaient leur liste de commissions... Il faut dire que ces gens-là ne sont pas ordinaires. Les livres de la dame sont « toujours remarquables [...], profonds, agissants, laconiques, concentrés, rétifs aux savantes tentatives de décryptage comme aux vellétés de résumé lapidaire [...], dotés d'une authentique présence, envoûtants, non pas impénétrables mais irréductibles, tissés d'incertitude et de fantaisie grave, d'ironie et d'effroi, naviguant en une sorte de zone-frontière où réel et fantastique semblent se côtoyer, s'interpénétrer jusqu'à se confondre ». Arrêtons-nous là (mais ça continue sur le même ton) pour passer à monsieur : « Il rosse la langue et love son lyrisme cru et sanguin dans une

syntaxe cabossée. Son roman avance par flots successifs. De même que les vagues ravivent les blessures au lieu de les effacer. » On comprend qu'ils échangent, quand ils cheminent ensemble, des propos élevés.

Tendance. Dans *Le Figaro littéraire* du 11 janvier, Claude Duneton fait dans le péremptoire statistique : « La dimension des phrases d'un roman de la jeune vague est couci-couça de quatorze mots. » La faute à l'ordinateur : « La personne qui rédige un texte sur écran manifeste une tendance naturelle à écrire des phrases courtes. »

Dans le même supplément, une semaine plus tard : « Vous passez des heures devant votre ordinateur et ne trouvez plus le temps de lire ? Le site DailyLit propose de vous adresser par e-mail les grandes œuvres littéraires découpées en épisodes suffisamment courts pour être lus en moins de cinq minutes. »

Le Monde des livres du 26 janvier donne le titre du succès inattendu des ventes de Noël : *Cahier de gribouillages pour les adultes qui s'ennuient au bureau* de Claire Fay (Panama). Le livre le plus vendu est un livre dans lequel il n'y a rien à lire.

« Ce livre comprend des citations, et parfois des réécritures, de Louis Aragon, Simone de Beauvoir, Michel Butor... », suit une liste d'une bonne trentaine de noms. C'est ce qu'on peut lire à la fin de du livre de Xabi Molia, *Reprise des hostilités* (Seuil). Un procédé qu'on trouvait déjà dans *La Vie mode d'emploi* de Perec et qui semble en pleine expansion puisqu'il apparaissait déjà dans *Travail soigné* de Pierre Lemaître (Le Masque, 2006) : « Au fil des pages, le lecteur aura peut-être reconnu quelques citations, parfois légèrement remaniées », avec une liste de 22 auteurs parmi lesquels, comme chez Molia, Perec. La même chose avait été signalée lors de la rentrée de septembre chez Hélène Marienské (*Rhésus*, P.O.L.) avec des citations « souvent modifiées voire anamorphosées » d'un bon nombre d'auteurs, intellectuels, cinéastes, célébrités, de Balzac à Lynch, de Céline à Freud, d'Anne F. Garréta à Mitterrand. La liste n'est certainement pas close.

Prix. Madeleine Chapsal sait battre le fer quand il est chaud : deux mois après son exclusion du jury Femina, elle raconte son expérience dans *L'exclusion* (Fayard) et signe un article d'autopromotion dans *Le Figaro littéraire* (18 janvier) dans lequel elle tape à bras raccourcis sur les prix et les jurés : « institution surannée », « autorités autoproclamées » etc., tout ça pour en arriver à la question « Pourquoi ne pas supprimer tout simplement les prix littéraires ? L'écriture n'a besoin ni de labels, ni de formatage, ni de signalétique pour folâtrer librement face à un lectorat enfin laissé à la joyeuse autonomie de son choix ! A bas les prix, vive la lecture ! » Il lui aura fallu vingt-cinq ans de jury Femina pour en arriver à cette lucidité soudaine.

Le coin des cuistres. « Mais c'est surtout à une profonde influence de la musique – celle de Ravel notamment – que cet ample ouvrage [*Simple mortels*, Philippe de la Genardière, Actes Sud] doit la fermeté de sa composition cyclique et l'audacieuse harmonie de ses paroxysmes », *Le Monde des livres*, 1^{er} décembre.

Même supplément, à la date du 22 décembre : « Dans un texte déjà ancien, le grand poète italien Mario Luzi soulignait chez Charles Juliet, la 'réticence peu loquace à toutes les limites de l'individualité distincte et déterminée, dans son sens social comme cognitif'. C'est de là que vient cette dignité dont nous parlions. » On le devinait presque.

« Elle [l'héroïne d'*Esther Mésopotamie*, Catherine Lépront, Seuil] se tient sur le seuil – pour mieux dire : dans le vestibule – et préfère passer ses journées le dos tourné au futur plutôt que de regarder vers l'avant. Sans doute parce que vivre c'est admettre la perspective de la mort. » Sans doute, sans doute. L'article que Nathalie Crom consacre à ce livre dans *Télérama* (3 janvier) est d'ailleurs un vrai feu d'artifice : « ses phrases ne sont jamais simples, au contraire amples et énergiques, jalonnées d'incises qui les précisent et les nuancent à l'infini, leur donnent cette allure ondoyante et patiente, ce souffle long et musical, une certaine dimension d'incertitude, presque un vertige [...], une matière romanesque dense et subtile, sensuelle et chatoyante comme une vaste tapisserie [...], des sentiments mêlés d'affection, de désir, de pudeur dont l'alchimie secrète se dérobe à la définition, dont les contours tremblent et fluctuent, et dont l'incomparable sens de la nuance de Catherine Lépront donne à sentir toute la riche et savante complexité [...] On brûle de raconter cette histoire jusqu'au bout. » Ça nous éviterait de la lire.

Le Figaro littéraire (4 janvier) sur *Exister le moins possible* de Françoise Baqué (Jacqueline Chambon) : « La finesse de cette observation qui apparaît dans les premières pages est le sésame de ce roman dont la sensibilité et l'acuité du style exaspèrent la tonalité mélancolique et l'allègent. »

A la fin d'une enquête sur le roman français, *Télérama* (24 janvier) cite Philippe Forest : « écrire c'est communiquer soudain avec l'intimité dérobée de l'univers. » Et de conclure : « La littérature, par-delà les époques et les polémiques, ne connaît pas de meilleure définition. » Elle en connaît peut-être de moins ampoulées.

Littérature alimentaire. Gérard de Cortanze publie *Miss Monde* (Gallimard), un livre dans lequel il évoque sa mère. *Le Figaro* (26 janvier) est sous le charme : « Quand elle va acheter son pain et le lui raconte, par exemple, il convoque tout de suite Maupassant, Courbet ou Goya. » On se demande qui est convoqué quand elle rapporte le beurre.

Mots doux. *Le Figaro littéraire* n'aime pas Philippe Val (*Traité de savoir-survivre par temps obscurs*, Grasset). Le 4 janvier, il aborde le livre dans lequel « il commente le monde tel qu'il va, avec fatuité, vêtu de probité candide et de lin blanc. Armé de Montaigne et de Spinoza, il disserte doctement sur la foi, la pédophilie, Freud l'inceste, la mort. Rien de ce qui est humain ne lui est étranger. » Le 8 février, il remet le couvert : « Il cite Nietzsche, Montaigne et Spinoza avec l'aplomb crâneur des néophytes et le tranchant dogmatique des imbéciles. Cousu de truismes et d'évidences qui ne font guère trembler la vaisselle, son livre est pontifiant et soporifique. » Plus loin, Val est qualifié de « Michel Onfray du minuscule », sans qu'on sache vraiment ce que cela recouvre.

On a découvert dans les pages littéraires et glacées du *Figaro Magazine* une intéressante rubrique intitulée « En panne » qui exécute en quelques lignes un livre par semaine. Les victimes du trimestre :

La baigne d'Eric Holder (Seuil) : « Certains pensent à Flaubert. Nous penchons plutôt pour *Nous Deux*. »

Je voudrais tant revenir, d'Yves Simon (Seuil) : « Simon est de ces auteurs dont on dit qu'ils ont beaucoup de succès. Au Japon. Voilà l'occasion d'envisager une longue tournée au pays du Soleil-Levant. Une longue tournée... »

Se résoudre aux adieux de Philippe Besson (Julliard) : « Au lieu de s'astiquer la statue, Besson ferait mieux de passer plus de temps à nourrir et corriger ses livres, qui ont la saveur et la force d'une tisane laxative. »

Traité de savoir-survivre par temps obscurs de Philippe Val, déjà cité, cible du trimestre, qui « glose, disserte, palabre, raisonne, fait de la mousse. Pour rien. »

Football. *Le Monde des livres* signale deux ouvrages consacrés à la rencontre Zidane – Materrazzi lors de la finale de la dernière Coupe du monde. Dans *La 107^e minute* (Les Quatre Chemins), Anne Delbée « se souvient que l’air était très doux ce jour-là », ce qui est un fait remarquable pour un événement qui s’est déroulé au début de juillet. Dans *La mélancolie de Zidane* (Minuit, 5 € pour 22 pages) Jean-Philippe Toussaint s’envole : « ...rejoignant Hector et Antigone, le Joueur nous avait rappelé que chacun d’entre nous, à un instant de sa vie, rencontre son destin et doit choisir entre la loi des hommes et sa Vérité ».

Calembour. André Pieyre de Mandiargues n’était pas un adepte du calembour, si l’on en croit *Le Figaro littéraire* du 28 décembre qui rappelle sa formule au sujet du surréaliste Maurice Blanchard : « Le noir (tant pis si cette rencontre de mots amuse quelqu’un) est la couleur de Blanchard. »

C’est bien dans *Le Figaro Magazine* (13 janvier) alors qu’on aurait vu ça plutôt du côté de *Libération*. C’est au sujet de *Chien des os*, de Bernard du Boucheron (Gallimard) : « On frappe, on complete, on viole, on tue à toutes les pages. On se croirait à Saint-Supplices. Ils y passent tous, et comme la sécheresse les condamne un temps à la famine, c’est *Dix petits maigres*. On a envie de battre des mains et de crier *En gore ! En gore !* »

Lacan pas mort : *Le Monde des livres* (2 février) présente ainsi le dernier livre de Pierre Bourgeade : « écrivain subtil à la prose impeccable [...] aimant jouer avec le langage, [il] a sûrement pensé, en intitulant son dernier roman *Ramatuelle*, à la manière dont on peut décomposer le mot en ‘Rama tue elle’. »

Obscurantisme. On avait cru jusqu’à maintenant qu’Hélène Cixous était un écrivain plutôt hermétique. Sa parole, recueillie dans un entretien accordé à *Télérama* (10 janvier), est heureusement là pour nous éclairer : « Il arrive à ma pensée de penser plus loin qu’elle-même, à l’aide des mots. [...] Pour écrire, il faut avoir une langue qui a des langues. [...] La pensée ne peut aller plus loin qu’elle-même que si on lui fournit le plus vite possible les mots qui vont lui permettre de traduire ce qui est d’abord perçu comme une lumière lointaine. [...] Pourquoi parler de lire, alors que c’est oublier ? » N’en parlons plus, donc.

Vocabulaire. L’adverbe « kafkaïesquement » a fait son apparition dans *Libération* le 4 janvier.

Le Monde du 9 janvier donne quelques exemples de mots anglais francisés selon les recommandations de la commission générale de terminologie et de néologie qui édicte depuis le 11 février 1997 les codes de la langue française. « Mobile home », par exemple, devient « maison mobile », « touch pad » devient « pavé tactile », le « trader » se mue en « opérateur de marché ». Mais on ne sait toujours pas ce que voulait dire le même journal quelques jours plus tôt quand il disait que Cécile Minard (*Le dernier monde*, Denoël) « embarque son monde dans un *transworld movie* fracassant ». Il faut dire que le français de Cécile Minard peut laisser aussi perplexe : « J’écris ce que j’ai envie, même si ça prend des formes bizarres, non formelles », illustration par l’exemple tirée d’une interview à *Libération* (18 janvier).

Cui-cui. « Très habile dans l’escalade de son arbre généalogique, elle [Anne Wiazemsky (*Jeune fille*, Gallimard)] excelle à capturer les oiseaux rares qui ont donné le *la* dans les

branches de sa famille, pour leur faire chanter sa propre partition, délicate et viscérale », pépie *Télérama* dans sa livraison du 10 janvier.

Chiffres et lettres. *Le Figaro littéraire* du 11 janvier donne la liste des meilleurs vendeurs de l'année 2006. Dans l'ordre : Marc Lévy, Fred Vargas, Bernard Werber, Anna Gavalda, Amélie Nothomb, Guillaume Musso, Eric-Emmanuel Schmitt, Jonathan Littell, Christian Jacq et Maxime Chattam. Marc Lévy (1 723 000 exemplaires) livre même sa recette : « Je raconte l'histoire à mon meilleur ami et à un moment donné je lui propose de boire un café. Si après cela, il ne me demande pas de lui raconter la suite, je considère que le récit n'est pas bon et que je dois recommencer. » Un truc piqué à Balzac, si ça se trouve.

Fragrance. *Le Figaro Magazine* à propos d'*Hommes entre eux* de Jean-Paul Dubois (L'Olivier) : « Ce livre qui sent le sang, l'essence, l'alcool, le chauffage à fond dans les voitures, le sexe rance, le gibier, la mort est sans doute le roman le plus sombre de Dubois. » Un livre à ne pas mettre entre toutes les narines.

Internet. C'est sur le net qu'on peut avoir un aperçu de ce que sera la littérature de demain. Dans son blog, Pierre Assouline signale la naissance d'un objet inédit : « le journal qui publie en feuilleton le livre que son collaborateur n'a pas réussi à faire éditer. On peut découvrir en effet dans les colonnes du *Washington Post* en ligne *Jezebel's tomb*, le premier roman de David Hilzenrath, journaliste d'enquête au service Finances du quotidien. »

Le prestigieux éditeur britannique Penguin fait aussi dans l'inédit avec un roman « expérimental » sur le mode participatif intitulé *A Million Penguins* : « tout le monde, toujours selon Assouline, peut y écrire mais nul ne pourra y revendiquer la paternité de tel personnage ou de telle situation. Chacun est libre d'effacer ou de modifier ce que l'autre a écrit précédemment. » On devine déjà l'harmonie qui va régner.

Jugement sans appel de Jean-Marc Roberts, directeur littéraire chez Stock, dans un entretien avec Richard Millet paru dans *Le Figaro littéraire* du 8 février : « Je suis optimiste pour le roman, mais pessimiste pour notre époque qui est antilittéraire. Le pire, ce sont les blogs : non seulement les gens ne lisent plus mais ils ne vivent plus. Interdisons les blogs ! »

Copinage. C'est *Le Monde des livres* (23 février) qui le dit : « Habituellement, Stéphanie Polack [*Route royale*, Stock] défend, avec passion, les livres des autres. A 29 ans, elle est attachée de presse dans l'édition depuis plusieurs années déjà. Il fallait un certain culot, dans ce milieu où les rôles sont assez figés, pour publier son premier roman. » On peut effectivement appeler ça du culot.

Conclusion. On a tous appris au collège que la conclusion d'une bonne rédaction devait suggérer des pistes qui relancent la discussion et élargissent le débat. Les chroniqueurs du *Monde des livres* ne suivent pas tous ce conseil mais les phrases qui terminent leurs articles sont toujours ciselées avec soin. Florilège :

Et si, dans cette semaine dramatique et tragique, Françoise avait appris le sens d'un mot : impitoyable ? »

« Mais rares sont les recueils qui, animés par une vaste obscurité, entraînent aussi loin dans l'espace et le temps. »

« Un roman qui emporte loin dans le silence et dans l'azur. »

« Comme en écho à l'un de ses premiers romans, *Le dernier été des Indiens*, dans une langue superbement maîtrisée, Robert Lalonde revient à la source même de son écriture. »

« Ce qui compte, pour ce romancier singulier dont il est urgent de ne pas perdre la trace, c'est moins de juger que de vider le sac à visions. »

« Un 'là' s'établit mystérieusement, devient visible, vibre et vit. »

« Un sourire comme le trait de lumière douce – inédit chez Dominique Fabre – qui traverse ce roman émouvant et dit, à mots feutrés et profondément humains, la vie comme elle va. »

« Catherine Lépront tisse là une magnifique réflexion sur la pudeur de l'élan, le rôle de la fiction dans la passion, une vie vouée à attendre une impossible déclaration, à apprivoiser la mort. »

Et celle-ci, dans le genre énigmatique : « Le témoignage d'un lion maudit sur les mœurs de la jungle. »

Mot de la fin. François Léotard publie son troisième roman, *Le silence* (Grasset). *Le Figaro Magazine* (20 janvier 2007) lui offre une page : « Je ne sais pas comment on devient écrivain. Je ne sais pas comment je suis devenu ce personnage étrange qu'une grande majorité des humains considère comme inutile : une sorte de bavard silencieux... » Confidence pour confidence, nous non plus.